

Les extases de la découverte Paris 1900

Raymond Idoux

Numéro 48, hiver 1997

La Belle Époque : les espoirs d'un siècle nouveau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8220ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Idoux, R. (1997). Les extases de la découverte : paris 1900. *Cap-aux-Diamants*, (48), 44–49.



Les extases de la découverte

Paris 1900

par Raymond Idoux



Chaque époque a son rythme et ses harmonies, ses couleurs et ses tons. La fin du XIX^e siècle a la réputation du flamboiement. Cette image heureuse de la Belle Époque s'est forgée dans un entre-deux-guerres. En France, comme à l'étranger, le premier conflit mondial transforma les années d'avant-guerre en une fête républicaine.

Jamais peut-être la culture française ne fut si ouverte sur le monde alors même que chacun mettait toutes ses forces à la défendre et à la revigorer. Elle avait sans doute perdu le rayonnement dont elle jouissait encore au XVIII^e siècle, siècle de référence. Elle avait, néan-

moins, conservé une place suffisante qui l'obligeait à tenir son rang dans le concert des nations. Paris continuait d'attirer les peintres, les sculpteurs, les architectes, les écrivains et les intellectuels du monde entier. Ses sociabilités de cafés, ses théâtres, ses lieux universitaires les plus prestigieux et, plus nettement encore, ses expositions universelles, préservaient sa légende. L'éclairage de la tour Eiffel, lors de l'Exposition universelle de 1900, n'était-il pas une manière de revendiquer le leadership intellectuel ?

Le relief d'une époque

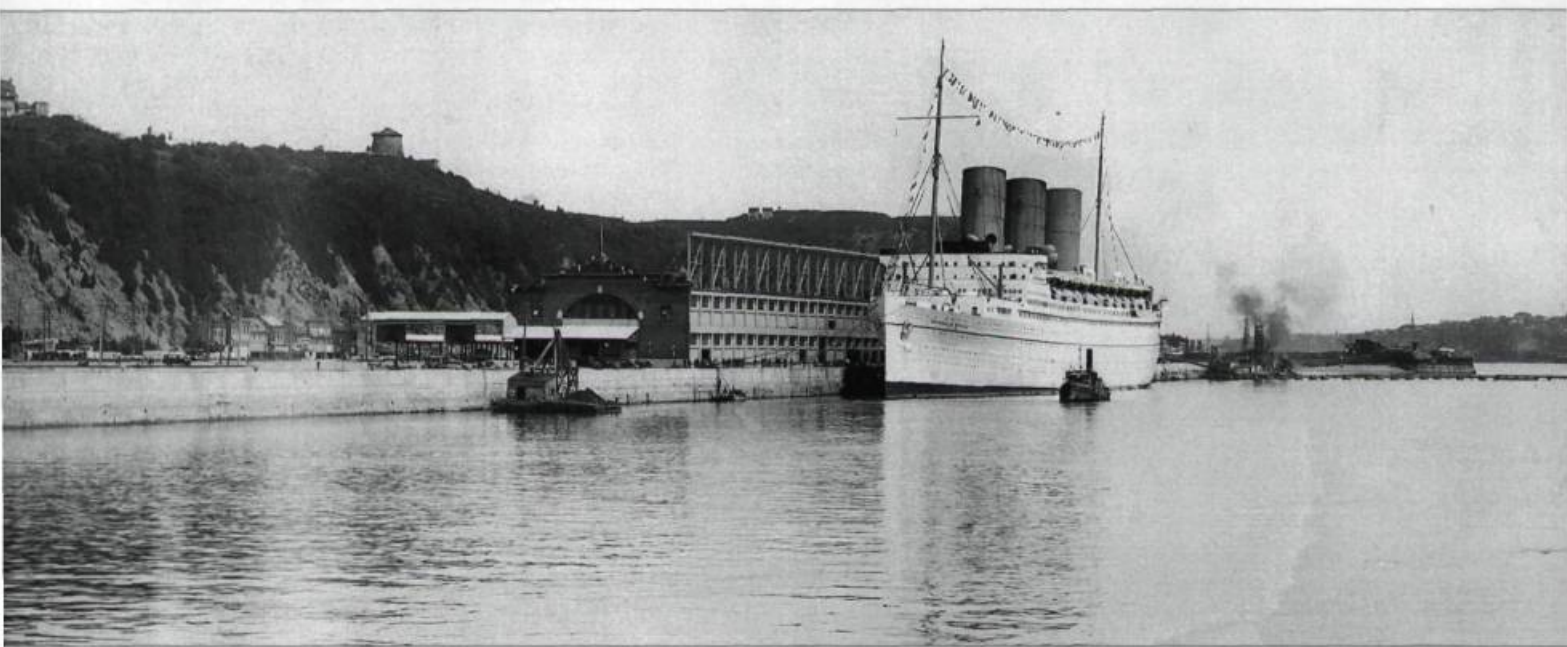
1900. 14 avril : ouverture de l'Exposition universelle, 14 mai : Jeux olympiques inaugurés par Pierre de Coubertin, 7 novembre : Sun Yat-Sen fonde le Parti socialiste révolutionnaire chi-

Toute la fantaisie art nouveau éclate dans la porte monumentale en fer de fonte et en pierre, donnant accès à l'espace de l'Exposition universelle de Paris, en 1900. Plusieurs Québécois vont la franchir pour rencontrer la modernité. Photo Neurdein Frères. (Collection privée).



nois. En littérature, Charles Péguy lance les *Cahiers de la quinzaine*, Colette débute ses *Claudine*, tandis que Paul Valéry dédicace *Album de vers anciens*. À l'étranger, c'est le décès d'Oscar Wilde et de Friedrich Nietzsche. Sigmund Freud interprète les rêves pendant que Gabriele d'Annunzio publie *Le Feu*. Dans les médias, c'est l'inauguration de la ligne de téléphone Paris-Berlin. Il y a aussi l'accord concernant l'introduction de la linotype : les services sont fixés à 5 000 signes à l'heure, alors que le travail à la main était de 1 500. *Le Journal* est le premier grand journal français à utiliser les linotypes. Au théâtre, Alfred Jarry monte *Ubu enchaîné*, Jules Renard a écrit *Poil de carotte* et Edmond Rostand, *L'Aiglon* créé par Sarah Bernhardt et Lucien Guitry. Au cinéma, Georges Méliès réalise 31 films dont *Jeanne d'Arc*, *Le rêve de Noël*, *Coppélia*.

ciété qui travaille dur, épargne et vit chichement. C'est le temps de l'inquiétude et du nihilisme. Une France qui hésite entre l'industrie et l'artisanat, la ville et la campagne, la foi catholique et la laïcité, la rente et le profit, l'Empire et ses départements. Les divers académismes imperturbablement se manifestent en publiant un roman social, une philosophie de la certitude ou en peignant une nature morte aussi fidèle que possible. Pour mieux nuancer le tableau d'une époque si contradictoire, laissons-nous guider dans les salons où l'on fait et défait l'art du temps, dans les revues où se publient les avant-gardes, dans les instances universitaires où s'élabore la pensée et où s'affrontent les idéologies. Mieux encore, prenons connaissance du carnet d'un voyageur canadien-français qui a fait le voyage à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900.



Côté musique, la Schola Cantorum devient l'École supérieure de musique nationale, et le 14 janvier à Rome, c'est la première de *Tosca* de Giacomo Puccini. Le 9 décembre, à Paris, création des *Nocturnes* de Debussy. En arts plastiques, les nabis participent à une exposition de groupe, Claude Monet peint sa série des *Ponts de Londres* et Toulouse-Lautrec, *La Modiste*. En architecture, l'intérêt de souligner l'ossature et la nudité fonctionnelle du béton (considéré seulement comme un matériau «vulgaire» apte aux constructions industrielles) sera repris et mis au point par Anatole de Baudot et Auguste Perret. À l'Exposition universelle, René Binet signe le pavillon d'entrée en fer forgé. Dans le domaine de la photographie, le *Daily Mirror* est le premier journal qui n'utilise que la photographie pour illustrer.

Cependant, la France «fin-de-siècle» est loin d'être, contrairement à certains clichés, joyeuse et insolemnitaire. La Belle Époque est celle d'une so-

Le voyage à Paris en 1900

Les simples noms de French Line ou de Cunard évoquent dans le monde entier le temps des voyages incroyablement luxueux. Ces immenses flottes, universellement célèbres, se mettaient au service de l'élite internationale, qui ne connaissait rien d'autre que l'excellence en matière de service, de confort, de décoration et de gastronomie. Chaque jour en mer était une fête, et, sur ces navires, prédominaient le plaisir et la démesure. Mais le plaisir du voyage ne consiste pas seulement dans le déplacement. Ce qui en fait le charme, c'est l'attrait puissant de l'inconnu, le spectacle sans cesse renouvelé qu'il fait défiler sous les yeux, les vues pittoresques, les scènes et les mœurs nouvelles, les types et les costumes étrangers, les paysages variés. Faute de pouvoir exécuter le voyage nous-mêmes, le simple récit d'un voyageur nous passionne déjà, surtout s'il joint, à l'exactitude des détails, des images authen-

À partir du dernier quart du XIX^e siècle, d'imposants paquebots appartenant aux grandes lignes du monde fréquentent le port de Québec! Pour visiter l'Exposition de Paris en 1900, nos concitoyens peuvent embarquer à New York. Ici, l'*Empress of Britain*, véritable palais flottant dans le port de Québec, en 1939. Photo : Livernois, Québec. (Collection Ronald Chabot).

tiques susceptibles de donner les idées des pays parcourus, avec sa collection de photographies qu'il a rapportée.

Donc, par une belle matinée de ce printemps de 1900, on procède au départ, on lance des confettis, on jette des serpentins, on entend le tumulte joyeux de l'installation à bord et des derniers adieux.

des larges comme des boulevards, conçu pour naviguer sur des mers en furie, défiant l'éternité et affrontant l'océan, les grandes cheminées silhouettées en ombres chinoises sur le ciel nocturne donnant une impression de vitalité débordante et triomphante. Les huit jours qui se sont écoulés n'ont guère ménagé les transitions.

Au terme de la traversée, le passage en douane représente un rude retour à la réalité. Embrasant les montagnes de bagages, les porteurs et la file des passagers, le regard scrutateur des douaniers est impitoyable, et la plupart des voyageurs ressentaient l'impression pénible que laissent les lendemains de fête. Arrivés à six heures du matin à Cherbourg, à neuf heures nous prenions le convoi de Paris. Nous étions redevenus tout à fait ce que nous étions une semaine auparavant. La Normandie est la province du cidre doux et de l'industrie laitière. Partout, de verdoyants pommiers et de nombreux troupeaux de bêtes à cornes qui font mille taches au milieu des pâturages. Après six heures de trajet à travers une province semblable à la nôtre, nous descendons à la gare Saint-Lazare et nous tombons dans le grand. Nous voilà donc au pays rêvé.

Tout-Paris avait pris des paris, depuis des mois, voire des années, puisque la décision d'organiser cette Exposition datait de 1892 : «Les travaux seront terminés», assuraient les officiels. «Mais non», répliquaient les autres. «Pas l'ensemble en tout cas», murmuraient les plus modérés. «Pas grand-chose», affirmaient les plus pessimistes, les snobs, ou les ennemis de cette République qui s'était juré d'éblouir, en cette fin de siècle, l'Europe et le monde. Les pessimistes, ou les réalistes avaient vu juste. Le 14 avril de cette année 1900, quand le président Émile Loubet inaugure l'Exposition en présence des autorités et du corps diplomatique au grand complet, de nombreux pavillons, des rues et des esplanades sont encore en chantier. Et puis, il pleut!

Le président ne s'en émeut guère. Il sait que, dans cette affaire, on a vu grand. Très grand. On attend 50 millions de visiteurs au bas mot, 76 000 exposants dont 40 000 étrangers. Tous ces chiffres, le président, en ce 14 avril pluvieux, se les répète pour se reconforter. Et puis, si les bâches dissimulent pudiquement quelques échafaudages, si des ouvriers ont dû se cacher au passage des officiels, il faut reconnaître que l'on a travaillé dur, et vite.

Le Grand Palais des beaux-arts et le Petit Palais des arts décoratifs qui encadrent la nouvelle avenue Nicolas II ont été projetés, aménagés et bâtis en trois ou quatre ans. Le pont Alexandre III, considéré comme un chef-d'œuvre du génie civil avec son arche unique de 107 mètres de portée, a été lancé aussi rapidement pour relier cette nouvelle avenue à l'esplanade des



La Belle Époque réinvente la mode. Deux palais sont consacrés à ce volet de l'art textile qui fait la gloire de Paris : Palais des fils, tissus et vêtements et le Palais du costume que l'on peut voir ici aux jardins animés de femmes élégantes portant ombrelles. (Collection privée).

Nous sommes partis! Malgré le mal de mer chez plusieurs passagers, ou la peur d'en être atteint, la vie à bord est entière et pleine de charme. Dès qu'on gagne la haute mer, le grand navire forme un monde à lui tout seul. Tout au long du voyage, ce monde se présente comme une fête permanente : jeux de galets, parties de tennis sur le pont, exercices au gymnase, parties de squash, concours, bals masqués, soirées de gala ou dîners à la table du commandant. Ce n'était pas le monde réel, mais il était fascinant et terriblement éphémère. On menait une vie de rêve, sans lien aucun avec la réalité.

Vingt malles, c'était le strict minimum qu'il fallait emporter en voyage pour ne pas être tenu à l'écart, étant donné qu'un voyageur respectable se devait de changer de vêtements au moins quatre fois par jour. Dans quel autre endroit aurait-on pu passer une semaine, comme le soulignait la Cunard, «avec l'impression d'avoir été milliardaire ou duc»? Où aurait-on pu côtoyer les uns comme les autres? La plupart des voyageurs s'abandonnaient sans réserve à l'extase suprême du monde moderne à bord du transatlantique aux ponts illuminés et aux promena-



Invalides. Une belle perspective est ainsi ouverte, des Champs-Élysées au dôme de Mansard.

Quelle vision de ce XX^e siècle à venir offre donc l'Expo? La presse et les guides expliquent que toute exposition est bâtie autour d'une idée avec un grand I. Ainsi, l'Expo de 1900 sera une fête de l'humanité. «Tous les peuples, toutes les races, toutes les couleurs y sont groupés, et cela avec

6,5 mètres : elle représente une Parisienne qui, tout bonnement, accueille ses visiteurs les bras grands ouverts. La Parisienne que le couturier Paquin a habillée du dernier chic et coiffée d'un monstrueux couvre-chef de staff. Cet orientalisme de bazar est alors à la mode. Si l'entrée monumentale a adopté ces étonnantes formes, si bien des pavillons l'imitent, c'est pour céder à une autre mode : celle de la spirale. Ces années-



Le Palais de l'électricité et le Château d'eau demeurent le don féérique de l'Exposition à l'ère naissante de cette nouvelle source énergétique. D'autres bâtiments comme le Palais des illusions et la porte monumentale la nuit, éblouissent les visiteurs laissant entrevoir la révolution qui s'amorce au XX^e siècle. (Collection privée).

leurs mœurs propres, leurs instincts, leurs croyances et cela dans le décor qui leur est particulier.» La planète se donne en spectacle à Paris, qui du coup, s'intitule sans vergogne, «reine du monde». L'Occident, il est vrai, achève cette année-là de conquérir les continents, de les partager en grands empires. La Terre, grâce au progrès technique, est devenue toute petite : des héros de roman démontrent, avec vraisemblance, qu'on peut en faire le tour en 80 jours. Voilà pour l'idée générale. Mais elle s'accompagne d'une idée scientifique. C'est l'idée lumière, c'est l'électricité, cette fée qui illumine le monde. De cette volonté de promouvoir à la fois l'électricité et l'union de l'humanité, l'entrée monumentale de l'Expo, la porte Binet, a sans doute voulu témoigner.

C'est un curieux monument mauresque, une vaste mosquée lumineuse aux minarets étincelants, un dôme de style oriental, surchargé à l'intérieur de dorures et à l'extérieur de boursouflures qui font penser à des paquets de crème Chantilly coiffant une boule de crème glacée. En vedette, enfin, une statue gigantesque de

là semblent détester la ligne droite, par réaction contre le néoclassicisme précédent qui s'inspirait de l'Antiquité gréco-romaine. Par admiration pour l'art japonais que l'on vient de découvrir, par imitation de l'Angleterre, l'art nouveau, comme on va l'appeler, entend donner aux objets des formes empruntées au vivant. Courbes et plantes s'insinuent partout. Les philosophes eux-mêmes se laissent emporter par cette vogue, Bergson affirme «que le serpentement explique tout». Quelques peintres, heureusement, échappent à la folie de la surcharge, à ce style jungle : ils se nomment Seurat, Gauguin, Cézanne, Toulouse-Lautrec.

Les peintres, d'ailleurs, n'occupent pas dans cette exposition beaucoup d'espace. Mais les artistes officiels, les membres de l'Institut et les professeurs des Beaux-Arts qui ont réussi à imposer leur choix, n'ont fait accrocher aux cimaises que les tableaux de leurs amis, laissant quand même une place - la plus congrue - à Bonnard, Vuillard et quelques autres. Même situation chez les sculpteurs où Rodin expose à part, près du pont de l'Alma. Mais grand le public ne va pas à

l'Expo pour admirer les tableaux, et les querelles d'école ne le passionne guère. Il ne se passionne pas plus, en réalité, pour les démonstrations pédagogiques et scientifiques des inspirateurs de l'Expo. Mi-admiratif, mi-effrayé, il peut emprunter le trottoir roulant à trois vitesses, ou le train électrique qui ressemble assez à un tram-

que nous fait un premier mois de séjour, c'est que Paris est une ville considérable, merveilleuse; la ville par excellence, la ville unique au monde, la ville-carrefour où tout l'univers vient, la ville où le beau revêt mille formes, où les attractions de tous genres de l'Exposition scintillent à la lumière ardente. On voit que dans cette incompa-

La galerie des machines. En 1900, pour la première fois, les machines regroupées dans un même espace, jadis à la vapeur dans une exposition précédente sont toutes électriques. La révolution industrielle entre dans le XX^e siècle. (Collection privée).



way, ou les bateaux-mouches qui croisent sur la Seine. On peut aussi monter sur la Grande roue qui hisse les audacieux à plus de 110 mètres au-dessus du sol. Et puis, il y a les lieux pour rire, les manèges, une reconstitution du vieux Paris. Il y a aussi le photo-ciné-théâtre montrant des films réalisés par Méliès, il y a partout des danses et des spectacles, et il y a l'électricité qui à elle seule fait le spectacle, éblouit les badauds, les aveugles, c'est la religion de 1900.

Et puis toutes les nations sont venues, pour vendre, pour se faire admirer. L'Allemagne est dans toutes les sections, et partout elle étale sa force. Mais la nation que la foule aime le plus est la Russie, l'empire des tsars, installée au Trocadéro, parmi les pays exotiques. Finalement, ce que l'on retient de l'Expo, c'est que la France va plutôt bien; elle est prospère, et vit une sorte de trêve entre deux siècles.

Dans une première semaine à Paris, on ne fait que s'orienter, qu'enregistrer des impressions d'ensemble, c'est l'émouvante vision d'une éblouissante synthèse et la magnifique synthèse d'une grandiose vision. La première impression

de cette ville, plusieurs siècles d'art, de science et de lettres ont travaillé sans répit. On pense que ce sont mille ans d'effort et de génie qui ont fait surgir cette cité lumineuse à nos regards émerveillés.

Pendant tout le séjour, vingt heures par jour, Paris est assourdi par le bruit, balayé par le flot des passants, envahi par les étrangers. Sa beauté se perd dans un tapage insolite, dans un brouhaha énervant, dans un tintamarre effroyable. Des quatre coins de la terre on accourt pour s'y amuser, s'y instruire. Paris est à tout le monde, excepté aux Parisiens. Et, après avoir visité l'Exposition, les places, les boulevards, les principaux monuments, les églises, l'étranger sent le besoin d'une détente physique et, tranquillement il s'assoit aux petites tables ornant les trottoirs des avenues. Alors, faisant appel à tous les souvenirs d'histoire et d'aventures romanesques, on s'amuse à confronter l'idéalisation des écrits avec la réalité qui passe, on prête une oreille attentive à la rumeur confuse et, à la fin du séjour, fatigué d'avoir marché, regardé, mais l'âme remplie de visions et de souvenirs d'une France à son apogée, quoiqu'on en dise, une France qui reste le plus



beaux pays de l'Europe, et Paris la plus belle ville de l'univers.

Vivre quelques semaines à Paris, c'est devenir un habitué de ses mœurs et usages, et, malgré le charmant espoir de revenir bientôt chez les nôtres, il nous en a coûté de quitter cette ville si pleine de riches attractions. Autant l'on s'attriste de se séparer de la France, autant l'on rêve de la revoir un jour. Vient le moment de lui faire nos adieux. C'est le 15 août, à quatre heures de l'après-midi, que nous avons pris le train à la gare Saint-Lazare pour le retour au Canada. Après un dernier regard et un dernier adieu, nous sommes montés dans notre train en direction de Cherbourg. Nous revenions vers le Canada, heureux d'avoir fini nos trois mois de voyage. La traversée s'est faite assez belle, quoique le tangage du navire ait forcé plusieurs personnes à rester sur les ponts ou dans leurs cabines à l'heure des repas. En franchissant en sens inverse un interminable océan qui sait toujours impressionner,

nous ne portons plus que le désir de revoir notre pays, nous n'éprouvons plus d'autres sentiments que la grande joie d'arriver en gare de Montréal et de reprendre, avec une ardeur nouvelle, l'existence au milieu de tous les nôtres avec au cœur une immense fierté d'avoir fait connaissance avec le pays de nos ancêtres. ♦

Pour en savoir plus :

En collaboration. Préface de Jacques Duquesne. *L'Exposition universelle 1900*. s.l., 1991, Les Éditions 1900, 121 p., ill.

J.-D. Dufour. *Visions françaises et canadiennes*, Québec : Éditions Le Soleil, 1929, 103 p.

Raymond Idoux. *Souvenirs personnels de marine marchande*. Montréal : s.e., 1996.

Christophe Prochasson. *Les années électriques (1880-1910)*. Paris : Éditions La Découverte, 1991.

Raymond Idoux est historien de l'art à Montréal.



Guimard à Montréal...

Art nouveau et métropolitain

par Marie-Claude Lespérance

Don de la ville de Paris à la ville de Montréal, ce cadeau semble être un legs d'une Belle Époque de l'Europe de la fin du XIX^e siècle. Il est le souvenir d'un temps où les femmes dansaient sur la scène en levant leurs jupons froufrouants, où les dandys portaient fièrement le huit-reflets à leur chef et tenaient de leur main gantée de chevreau une canne à pommeau d'or, leur cravate étoilée d'une perle baroque, où les écrivains parfois maudits, par leur verbe aux consonances furieuses, s'enivraient des charmes de la fée verte.

En ces temps bénis, les hommes appréciaient la chair blanche et la Comédie-Française était reine de Paris. Le comte de Montesquiou, Lucien Guitry, Sarah Bernhardt mourant tous les soirs et jouant les aiglons tragiques, Anna de Noailles mimant les sultanes dans une bergère, une plume à la main, Colette, nouvellement vicieuse, gémissant sur les planches comme un fauve, forment un cortège qui représente bien l'insouciance de cette fameuse époque, d'avant que la froide et infâme réalité technicienne ne frappe.

Tous les bellâtres des cafés, les cocottes et les midinettes, toutes les petites ouvrières noiraudes trottant sur les pavés de Paris

ont croisé ou emprunté ces portes magiques de l'art nouveau qui les emportaient dans un petit meublé ou il faisait parfois froid l'hiver, mais où l'on rêvait de la prochaine séance à l'Opéra ou du si joli et charmant poète rencontré par hasard dans la rue. Ah! que ses yeux couleur de noisette étaient profonds et que sa bouche était ronde et humide!

Les portes du Métropolitain, encadrées de ce qui pourrait bien être des boutons de sabots de la Vierge qui tardent à éclore et cerclées d'une balustrade au décor de cartouches furieusement tournés et gonflés selon les manières des armes italiennes, tout cela suintant d'un vert-de-gris morose dans ce paysage d'un printemps de l'art étrange qui ne revint jamais.

L'architecte Hector Guimard fut l'un des représentants de l'art nouveau en France et les stations du Métropolitain, ces pavillons charmants, le rendirent célèbre. Il créa des pièces de mobilier exubérantes par leurs formes, tel un cabinet sommé d'une manière de vagues végétales aux tiroirs fleuris de tiges sinueuses. ♦

Marie-Claude Lespérance est historienne de l'art.



Hector Guimard appartient à la révolution esthétique de la Belle Époque. À Paris, ses éléments décoratifs du Métropolitain sont célèbres. Les formes végétales, enroulements, arabesques, troncs noueux... caractérisent sa production. Cette révolution esthétique revit à la station de métro Victoria de Montréal, un cadeau de la France. Photo : Doreen Lindsay, 1996. (Collection de l'auteur).